

Israel Rosenfield

Accéder à la réalité

traduit de l'anglais
par Sylvie Taussig

Selon une croyance largement partagée, le monde, notre cadre de vie et nos pensées sont « représentés » dans notre cerveau ; l'idée est que, dans un certain sens, il y a dans notre cerveau des images qui sont essentielles à nos pensées et à nos actions, à la reconnaissance de nos amis et de nos relations, ainsi qu'à notre capacité à nous souvenir des lieux que nous avons visités, de la rue où nous vivons et de notre domicile. Il ne s'agit pourtant pas de penser que notre cerveau reçoit des messages codés

: nous ne sommes pas nés avec la connaissance du monde. Au contraire, le problème de notre cerveau est que nos sens sont confrontés à un monde chaotique, en proie à un perpétuel changement, et que le cerveau doit donner du sens à ce chaos.

Ce que nous voyons, entendons, sentons et goûtons — tout ce qui constitue la « réalité extérieure » — est une construction du cerveau. Les couleurs que nous voyons n'existent pas en tant que telles, les mots et les phrases que nous sommes certains d'entendre sont en réalité un méli-mélo de sons, de sifflements, de grognements et de silences, et les vins que nous buvons ainsi que les filets mignons que nous dégustons sont insipides et inodores. Les cerveaux créent quelque chose qui n'est pas là. C'est la corrélation, par le cerveau, d'informations sensorielles, qui crée la connaissance que nous avons de ce qui nous entoure et qui, ce faisant, nous aide à comprendre et à manipuler nos environnements. C'est à partir du milieu sensoriel chaotique que notre cerveau doit créer quelque chose de *stable, cohérent et dynamique*. Notre vie consciente est un flux ou une intégration constante, d'un passé immédiat et du présent — ce qu'Henri Bergson appelait *le souvenir du présent* (1908), et Edelman, plus récemment, *the remembered present* « le passé remémoré » (1989). De ce point de vue, la conscience n'est ni une représentation remémorée ni le présent immédiat, mais quelque chose d'un genre différent.

Ainsi donc, nos mondes perceptuels — vue, ouïe et toucher — sont créés par des combinaisons de certaines caractéristiques physiques de nos environnements qui stimulent nos récepteurs sensoriels. Si nous étions directement conscients de la lumière qui frappe notre rétine, nous serions très perturbés par l'instabilité de nos images visuelles. Nos mondes visuels sont stabilisés parce que le cerveau simplifie l'environnement visuel en intégrant à chaque instant les différentes quantités de lumière et d'obscurité, donnant naissance par exemple à ce que nous percevons comme une couleur.

Une lésion au cerveau peut provoquer une perte sélective de différentes fonctions et différentes sortes de mémoire. Des patients atteints de cécité corticale (leurs aires de vision primaire ont été détruites) perdent non seulement la capacité à voir, mais également leur compréhension de ce que signifie « voir ». Les patients qui ont une lésion dans une aire du cerveau baptisée V-4 ne perdent pas seulement la capacité à voir les couleurs : *ils ne peuvent pas non plus se rappeler ce que sont les couleurs, et ce que cela fut que d'avoir vu un monde en couleurs*. Aussi la structure de la connaissance du patient est-elle altérée après une lésion au cerveau. Les patients ne perdent pas de souvenirs spécifiques ; les patients dont le cerveau a été endommagé font l'épreuve d'une perte très différente du processus ordinaire de l'oubli.

Ce qui est essentiel à la formation de nos perceptions, de nos souvenirs, de notre conscience de notre passé et de notre présent, c'est une « *image corporelle* » interne, qui sert de cadre de référence à nos mondes perceptuels et mentaux. Par exemple, des gens qui ont perdu

une partie de leur bras ou de leur jambe à cause d'un traumatisme physique ou d'un acte chirurgical continuent à avoir des sensations dans leur membre manquant (qu'on appelle un membre fantôme). Les patients dotés d'un membre fantôme ont des perceptions et des souvenirs normaux, en dehors des sensations dans leur membre fantôme, qui est une création mentale. Curieusement, des enfants nés avec des membres incomplets ou manquants, bras ou jambe, ont également des sensations dans le membre « manquant ». Ce fait incite fortement à penser que nous naissons avec un cerveau qui a une image corporelle intériorisée « normale » qui ne correspond pas nécessairement avec l'état réel de notre corps.

Il existe un trouble neurologique qui contraste fortement avec le phénomène du membre fantôme : le phénomène du membre étranger. Dans ces situations, le patient dont le cerveau présente une lésion mais dont le corps est parfaitement intact va nier qu'un bras ou une jambe est sien. Il déclarera que c'est un « étranger », un « objet extérieur étrange ». Et il poussera le bras ou la jambe en question hors de son lit, disant à une personne présente « prends-le, il est à toi ! ». Sa mémoire est profondément altérée : il a oublié qu'il a marché un jour ; et, dans sa nouvelle « compréhension » du monde, des gens avec trois jambes sont parfaitement normaux. Il est paradoxal que le fonctionnement normal du cerveau exige une image corporelle intériorisée intacte, créant le phénomène du membre fantôme, tandis qu'une dégradation du fonctionnement du cerveau dans un corps parfaitement normal provoque chez le patient une distorsion de la perception qu'il a de son corps et du monde autour de lui.

L'importance de l'image corporelle dans la perception et la mémoire donne à penser que le mouvement est lui aussi un élément essentiel du fonctionnement de notre mémoire et de notre perception. La relation aux activités motrices aide à expliquer pourquoi les perceptions, et la conscience en général, font partie d'un « flux de conscience », c'est-à-dire d'une continuité d'expérience. Le cerveau établit cette continuité par le biais de l'activité motrice du corps. C'est à travers le mouvement que le cerveau établit un flux de perceptions reliées entre elles, d'où la conclusion que la connaissance consciente, ou la perception humaine, est complètement différente de l'information stockée dans des livres et des ordinateurs.

La perception consciente est temporelle ; la continuité résulte des correspondances que le cerveau établit à chaque instant. S'il en était autrement, nous percevrions une accumulation de moments sans relation entre eux et impossibles à relier, et nous serions ainsi incapables d'acquérir une connaissance et une compréhension du monde. Telle est la raison pour laquelle la connaissance consciente diffère autant de l'information stockée. Mais la conscience comme la perception ne serait pas possible si le cerveau ne se servait pas du mouvement comme base de son intégration de l'expérience sensorielle.

Car une des fonctions importantes de la mémoire dans les formes de vie avancées, et une des raisons pour lesquelles des systèmes sophistiqués de mémoire ont évolué, allant bien au-delà des mécanismes simples que l'on trouve chez les escargots, les vers et les éponges, est d'éliminer la fugacité du présent — de créer un monde perceptuel continu, stable. Les objets et les gens existent par delà le temps. Sans la mémoire, sans une continuité à chaque instant, tout ce que nous voyons, indifféremment animé ou inanimé, paraîtrait constamment nouveau et sans aucun lien. Sans la capacité à relier les instants entre eux, un chien tournant le museau nous donnerait l'impression de n'être pas le même animal. C'est à travers la mémoire que le présent est continu ; la mémoire crée un passé, un présent et un futur ; elle crée des relations et un flux de temps. Le présent n'est plus un présent fugace, mais un présent étendu. Le cerveau crée une perception du temps.

Aussi les souvenirs et les perceptions sont-ils subjectifs. Il n'y a pas de perceptions et de souvenirs sans un sentiment de soi. Sans la connaissance de son existence, un individu ne peut pas se remémorer des choses ; sans une image corporelle, nos mondes perceptuels perdent toute forme. Comment puis-je me rappeler *mes* parents, *ma* maison, à moins d'être *moi-même* sûr de ce que j'existe. Nous ne devons pas ignorer la nature essentielle

de toute perception ou souvenir chez tout être humain (et peut-être chez certains animaux) : *toute perception ou souvenir renvoie non seulement à l'événement, personne ou objet perçu ou mémoré, mais aussi à la personne qui perçoit et se remémore*. La véritable essence de la perception et de la mémoire est subjective, et non pas une reproduction mécanique.

Et pourtant nous sommes d'une tout autre opinion. S'il est un mythe qui a probablement dominé la pensée depuis le premier moment où les êtres humains ont commencé à écrire des choses sur eux-mêmes, c'est bien le fait que, si nous pouvons nous rappeler avec précision des gens, des endroits et des choses, c'est parce que des images en ont été imprimées dans notre cerveau où elles sont stockées en permanence ; et que, sans que nous en soyons forcément conscients, ces images forment la base de la reconnaissance, de la pensée et de l'action. Sans elles, poursuit le mythe, nous ne pourrions pas reconnaître notre famille et nos amis, les mots, ni notre manteau dans le vestiaire ; ni nous souvenir des numéros de téléphone ni des titres des livres ou des films. Si nous reconnaissons les gens et les choses, c'est, selon ce mythe, parce que nous associons ce que nous voyons, entendons et sentons avec ce qui est stocké dans notre cerveau, et nous nous les rappelons en activant les images permanentes de notre cerveau.

Mais si nous avons des images stockées, il ne serait pas possible de percevoir et de nous remémorer. Les gens, les objets et les endroits que nous connaissons sont en changement constant. Quand je rencontre une femme pour la première fois, avec ses cheveux tirés en arrière et que je la retrouve une heure plus tard les cheveux dénoués, je n'ai aucun mal à la reconnaître.

Nous croyons cela parce que l'auto-tromperie est tout à fait au cœur de nos fonctions mentales. Si nous ne pouvions pas tromper autrui et nous-même, nous n'aurions pas d'imagination, pas de pensées, ni plaisirs ni chagrins. La tromperie et l'auto-tromperie sont aux racines de la société ; elles sont le ciment qui rend possible la vie sociale ; sans auto-tromperie, nous n'aurions pas d'imagination, et nos relations sociales seraient encore plus fragiles qu'elles ne le sont.

Mais si, comme nous l'avons déjà dit, nos mondes sensoriels sont créés par des combinaisons de certaines caractéristiques physiques de nos environnements qui stimulent nos récepteurs sensoriels — des combinaisons qui simplifient et stabilisent nos mondes sensoriels — que se passe-t-il si nous perdons une modalité sensorielle, non pas à la suite d'une lésion au cerveau, mais à cause d'une atteinte à un récepteur sensoriel spécifique. Par exemple, que se passe-t-il si un individu devient aveugle au cours de sa vie ? John Hull, qui fut atteint d'une cécité complète à quarante-cinq ans, écrivit dans son livre *Touching the Rock* :

« Nous n'apprenons pas de nos propres images, pas plus que de nos souvenirs, mais seulement de nos perceptions. Dans une certaine mesure il apparaît sans importance de savoir à quoi ressemble les gens ou les villes. On ne peut pas vérifier de première main l'exactitude de ces rapports, ils perdent toute signification personnelle et sont relégués aux limites de la conscience. On ne leur reconnaît plus la moindre importance dans la conduite de sa propre vie. On commence à vivre sur la base d'autres centres d'intérêt, d'autres valeurs. On s'installe progressivement dans un autre monde. »

L'expérience de la cécité suggère une des raisons pour lesquelles celle-ci modifie profondément la nature de la mémoire : la création par le cerveau de couleurs, goûts etc., est la conséquence de la synthèse ou de la comparaison d'au moins deux stimuli sensoriels, comme nous l'avons déjà vu. La cécité détruit la capacité du cerveau à faire ces comparaisons, mais ce faisant elle détruit plus qu'une sorte de stimulus sensoriel. En détruisant la capacité à apprécier la distance (par exemple) ou à se faire une idée de l'espace, la cécité détruit le sens de l'image corporelle (et le soi) de l'individu, le réduisant à des sensations qui ne sont ressenties que lorsqu'il bouge. Le temps est « dilaté ». Les

tâches sont toujours exécutées avec le même tempo, jamais plus vite ou plus lentement. L'espace et le temps (les caractéristiques essentielles de la mémoire et de la perception) sont profondément altérés lorsque l'on est aveugle, comme l'est la nature fondamentale de la mémoire. L'espace n'a pas d'autre extension que la portée d'une canne ou d'un bras qui en fixent les limites.

C'est ainsi que, quand on devient aveugle, la connaissance est restructurée ; et il en est de même pour la mémoire. La cécité, écrit Hull, est comme un aspirateur qui a avalé les souvenirs, les centres d'intérêts, la perception du temps et de l'espace etc. La cécité n'est pas seulement la perte d'une des modalités sensorielles (la vision), mais la cause d'une restructuration profonde du soi tout entier et de la connaissance et de la compréhension du passé, du présent et du futur chez l'individu qui en est atteint. À partir du moment où le cerveau « crée » ou invente nos mondes, sensoriel, mémoriel, intellectuel et artistique en comparant les diverses contributions sensorielles, l'élimination de l'une des modalités sensorielles n'est pas la simple soustraction, de la structure mentale, d'un type de sensation, mais exige une révision complète de la structure fondamentale des pensées et des actions. La cécité transforme la structure de la connaissance et la nature profonde des modalités sensorielles (toucher, ouïe etc.) que le cerveau utilise pour créer, ou construire nos mondes sensoriel, artistique et intellectuel.

Sylvie Taussig, née en 1969 est romancière (*Dans les plis sinueux des vieilles capitales*, 2012, Galaade), traductrice, chercheuse en philosophie et présidente du groupe IRÈNE (Identités et religions: études des nouveaux enjeux)